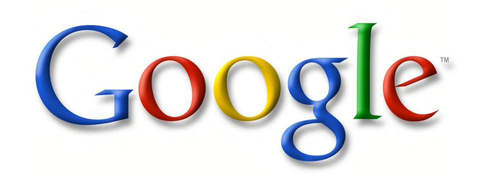


LES
FABLES D'AVIENUS
ET LA
BATRACHOMYOMACHIE
D'HOMÈRE.

LES FABLES D'AVIENUS

DÉDIÉES

A L'EMPEREUR THÉODOSE,

Traduites du latin,

ET LA

BATRACHOMYOMACHIE D'HOMÈRE,

Traduite du grec, par F. SUGIER.

Sai che 'l vero condito in molli versi,
I più schivi allettando ha persuaso.
Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E da l'inganno suo vita riceve.

Gerusal. liberata di T. Tasso, canto. 1. 3.

A BESANÇON,
Chez la V.e MÉTOYER, Imprim.-Libr.
1813.

AVERTISSEMENT.

A P. GIRARD.

Tu le sais, Girard; rien n'est plus propre à captiver l'attention des enfans que les fables. Elles les amusent en les instruisant, ce qui est essentiel à cet âge, et bien rare dans tout autre livre.

Aussi Platon a-t-il dit, en parlant aux mères et aux nourrices, que comme elles avoient besoin de se servir de leurs mains pour former le corps des enfans, de même il falloit qu'elles se servissent des fables pour leur former l'esprit et le cœur. Si Platon, que ses vertus et sa science inconcevables ont fait appeler le *divin*, a parlé ainsi des fables; si le grand Socrate son maître, les a proposées pour exemple dans ses sublimes entretiens, qui

pourroit maintenant en contester l'utilité et les avantages? Personne, dira peut-être quelqu'un; mais les fables d'Aviénus ne sont pas des meilleures. A cela je répondrai que ce sont des fables imitées d'Esope *, et que c'est des fables d'Esope dont a voulu parler Platon avec Socrate qui ne dédaigna pas de les tourner en vers, sur les derniers jours de sa vie. D'ailleurs, nous devons attacher quelque prix à ce qui nous reste des ouvrages d'un auteur qui a mis en vers ïambiques, *les Phénomènes d'Aratus*, *la Périégèse de Denys*, et toute *l'Histoire de Tite-Live*. Si Aviénus eût vécu du temps d'Horace et de Virgile, il est probable qu'il eût fait un bon poëte. Il ne lui manquoit que le goût, chose qui lui étoit difficile d'acquérir au 4.e siècle, où la saine littérature étoit totalement méconnue et oubliée. Du reste, il a de l'imagination et de la verve; son style, quoique un peu diffus, est pittoresque et nombreux, et l'on peut

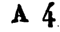
* Et non de Phèdre comme l'a dit *Moréry*.

dire qu'il s'est élevé au-dessus de son siècle. Je ne puis mieux le prouver qu'en citant une de ses fables.

En voici une que j'ai prise au hasard.

QUERCUS ET ARUNDO.

Montibus è summis radicitus eruta quercus
Decidit, insani turbine victa noti.
Quam tumidis subter decurrens alveus undis
Suscipit, et fluvio præcipitante rapit.
Verum ubi diversis impellitur ardua ripis,
In fragiles calamos grande resedit onus.
Tunc sic exiguo connectens cespite ramos,
Miratur liquidis quod stet arundo vadis.
Se quoque tam vasto nec dum consistere trunco,
Ast illam tenui cortice ferre minas.
Stridula mox blando respondit canna susurro,



*Se magis esse tutam debilitate docet**
Tu rapidos, inquit, ventos sævasque procellas
Despicis, et totis viribus acta ruis.
Ast ego surgentes paulatim demoror austros,
Et quamvis levibus provida cedo notis.
In tua præruptus offendit rabora nimbus :
Motibus aura meis ludificata perit.

Quiconque sait lire les vers latins, doit sentir que ce ne sont pas là des mots jettés au hasard, dénués de sens et d'harmonie.

Les Italiens semblent faire plus de cas que nous, des fables d'Aviénus. Il n'y a pas long-temps qu'ils les donnoient à expliquer dans les classes, à la suite de celles de Phèdre.

Aux fables d'Aviénus j'ai joint la Batrachomyomachie d'Homère, dont le nom de l'auteur me dispense de parler. On sait que :

Tout ce qu'il a touché se convertit en or. *Boil.*

* Et mieux *suâ*.

Quant à ma traduction, qui est bien peu de chose, je l'ai entreprise dans la vue de me procurer quelques délassemens au milieu de mes occupations*, et de faire lire aux enfans deux petits ouvrages qu'on diroit n'avoir été écrits que pour eux, et dont on les a privés jusqu'aujourd'hui. J'espère, mon cher Girard, que si mon travail est peu digne de toi, mes sentimens du moins te seront agréables.

Adieu.

---

* L'auteur s'occupe depuis long-temps d'un petit ouvrage qui aura pour titre *De Viris illustribus gentis Francicæ*.

LES FABLES D'AVIÉNUS.

FABLE PREMIÈRE.

La Paysanne et le Loup.

Une paysanne menaçoit son enfant de le donner au loup, s'il ne cessoit de pleurer. Un loup qui passoit par-là, l'entendit, et s'arrêta devant la porte, dans l'attente de cette proie qu'il croyoit assurée; mais ce fut en vain : l'enfant las de pleurer, s'endormit d'un profond sommeil, et la faim fit perdre aussi toute espérance au ravisseur. Sur le soir, la louve sa compagne, le voyant revenir au bois encore à jeun, lui dit : d'où vient que contre ta coutume, tu ne m'apportes aucun butin? et pourquoi cette figure triste et mélancolique ? Le loup lui répondit : ne sois pas étonnée de voir en cet état un malheureux qui a été le jouet de la plus noire supercherie et qui a eu peine à se sauver à la fuite. Et quelle proie pouvois-tu attendre de moi, quand je me laissois tromper par une maudite nourrice?

Ne soyons pas trop crédules. (1)

[1] Les affabulations ne sont pas d'Aviénus. Nous ne laissons que les moins mauvaises.

FABLE II.

L'Aigle et la Tortue.

Une tortue disoit un jour à des oiseaux, que, si quelqu'un lui apprenoit à voler, et l'enlevoit de terre, elle lui donneroit, en récompense, un coquillage éclatant. Elle étoit indignée, de ce que, malgré son assiduité, elle ne pouvoit entreprendre ni exécuter la moindre chose, à cause de sa lenteur. Avec de telles promesses, elle vint à bout de tromper l'aigle, qui la trompa à son tour. En effet, au moment qu'elle s'élevoit dans l'air sur des aîles dont elle payoit si mal le service, la malheureuse tomba des serres de l'oiseau impitoyable. Alors, quoique bien élevée, elle expira en gémissant, se repentant d'avoir vu ses vœux s'accomplir.

C'est ainsi qu'ayant méprisé son repos, elle devint un exemple de cette vérité, qu'on ne tente pas les grandes choses, sans courir de grands dangers.

FABLE III.

Les Ecrevisses.

Une écrevisse en marchant à reculons, avoit brisé l'écaille de sa queue, à force de la heurter contre les pierres. La mère qui vouloit apprendre

à sa fille à marcher avec plus de grâce, lui fit, dit-on, cette remontrance : Ma fille, quittez cette allure égarée ! que je ne vous voie plus désormais aller ainsi à reculons ; ayez soin de vous diriger droit devant vous et de prendre une démarche plus facile et plus sûre. Je vais vous obéir, ma mère, repondit la fille, si vous voulez m'en donner l'exemple ; car en vous voyant marcher droit devant moi, je vous suivrai plus aisément.

Le bon exemple est la meilleure leçon que nous puissions donner.

FABLE IV.

Borée et Phébus.

L'impétueux Borée et le paisible Phébus eurent une grande dispute en présence des astres et du grand Jupiter. Il s'agi soit de savoir lequel des deux exécuteroit le plus vîte une entreprise. Ayant aperçu un voyageur qui poursuivoit sa route au moment que le soleil étoit au milieu de sa course, ils convinrent entr'eux que la querelle se termineroit à l'avantage de celui qui le premier obligeroit cet homme à quitter ses vêtemens. Au même instant les vents déchaînés mugissent dans les airs, et les nuages versent des torrens de pluie sur la terre. Mais plus Borée éparpilloit le manteau du voyageur, plus

celui-ci s'efforçoit de s'en couvrir et de le rouler autour de son corps. Cependant Phébus fait paroître ses rayons, et les rend de plus en plus ardens, jusqu'à ce qu'épuisé de chaleur, le voyageur ait mis bas ses habits, et se soit assis sur la terre, pour reposer un peu ses membres fatigués. Phébus ainsi victorieux, fit voir aux divinités qui se trouvoient présentes, qu'il ne sauroit être inférieur à quelque téméraire que ce soit.

Le voyageur de cette fable nous montre que le peuple est toujours la victime des querelles des grands.

FABLE V.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

CHACUN doit se mesurer soi-même, et se contenter de l'honneur qu'il mérite. De même, il ne faut jamais se parer des avantages d'autrui, dans la crainte d'être reconnu tel que l'on est, et de devenir un objet de risée, pour s'être voulu attribuer des qualités que l'on n'a pas.

Un âne ayant trouvé par hasard la peau d'un lion de Gétulie, résolût de s'en affubler. Ayant donc revêtu cette noble dépouille, digne d'un autre corps, et chargé sa misérable tête de ce poids glorieux, il cache sa lâcheté sous cet ap-

pareil redoutable, s'efforçant de s'armer d'un peu de vigueur, pour mieux exécuter son projet. Ainsi travesti, il se mit à courir à travers les champs, jettant l'épouvante dans tous les troupeaux qu'il rencontroit. Mais, enfin, un paysan ayant aperçu le bout de sa grande oreille, le reconnut pour ce qu'il étoit. Aussitôt il lui mit une corde au cou; et lui ayant donné cent coups de bâton, il lui arracha la peau de lion, en disant: tu peux, avec cet extérieur, tromper ceux qui ne te connoissent pas, mais, pour moi, tu seras toujours un âne comme auparavant.

FABLE VI.

La Grenouille et le Renard.

Une grenouille, enfant des marais, qui naguères vivoit enfoncée dans la fange, et ne se plaisoit que dans l'eau sale et bourbeuse, prit envie de parcourir les collines et les plaines en qualité de médecin. Dès ce moment on la vit enflée d'un vain orgueil, aller consolant les animaux affligés, et leur faisant croire que, par son adresse, elle pouvoit les guérir des maladies les plus graves, et prolonger ainsi leur existence. A l'entendre, elle l'emportoit sur Péon lui-même qui étoit médecin des dieux. Alors un renard rusé, se moquant de la crédulité et de la

patience des autres animaux, leur fit voir combien cette grenouille étoit peu digne de foi. Comment pouvez-vous espérer, leur dit-il, quelque remède de cette pécore dont les lèvres toutes livides prouvent qu'elle ne peut pas même se guérir elle-même?

N'ajoutons pas foi aux paroles des charlatans.

FABLE VII.

Le Chien méchant.

IL y avoit dans une ferme un chien qui n'épouvantoît pas par ses aboiemens, à la vérité: car il n'ouvroit jamais la gueule que pour mordre; mais, tout en serrant la queue, il se jettoit avec fureur sur les passans, qu'il déchiroit au moment qu'ils s'y attendoient le moins. Son maître, pour obvier à cet inconvénient, résolut de lui faire porter une marque qui annonçât sa perfidie. Il lui mit au cou une sonnette qui devoit avertir de prendre garde à soi. Le mâtin, loin d'en être humilié, pensa au contraire que c'étoit un honneur qu'on lui rendoit, et n'en devint que plus arrogant envers ses semblables. Alors un vieux chien, de sa compagnie, ennuyé de ses bravades, lui donna, dit-on, cette leçon: Malheureux, lui dit-il, es-tu assez insensé pour croire qu'en t'attachant au cou cette clochette, on ait voulu récompenser ton mérite? Va, ce n'est

pas là la marque de ta vertu; c'est au contraire l'indice de ta méchanceté.

FABLE VIII.

Le Chameau et Jupiter.

On rapporte que le chameau vint un jour se plaindre à Jupiter, de ce qu'étant aussi difforme qu'il étoit, tous les autres animaux se moquoient de lui, tandis que le taureau avec ses cornes superbes, excitoit par-tout l'admiration; qu'il étoit le seul sans la moindre défense, exposé aux outrages de toutes les bêtes nuisibles. Le père des dieux le reçut avec un sourire de mépris, et lui refusa non-seulement ce qu'il désiroit, mais lui coupa encore ses grandes oreilles, en lui disant: bête livide, puisque tu n'as pu te contenter de ton sort, vis maintenant privé des avantages que tu avois mérités, et déplore à jamais la perte de tes oreilles.

FABLE IX.

Les deux Compagnons et l'Ours.

Deux hommes faisoient route ensemble, tantôt sur des montagnes escarpées, tantôt dans le fond des vallées les plus désertes. Comptant sur la réunion de

leurs forces, ils se croyoient en sûreté contre tous les hasards auxquels la fortune pourroit les exposer. Pendant qu'ils poursuivoient ainsi leur chemin, en parlant de différentes choses, voici qu'un ours vient frapper leurs regards. A cette vue, l'un des deux s'élance sur un chêne et se suspend dans le feuillage en tremblant; l'autre *qui avoit entendu dire que l'ours ne touche point aux corps qui n'ont plus de vie*, se couche par terre, retient son haleine et fait le mort. L'animal avide de carnage, se précipite sur ce malheureux, le flaire, le tourne et le retourne avec ses griffes; mais comme la peur avoit roidi ses membres, et que son corps avoit perdu sa chaleur naturelle, l'ours le prenant pour un cadavre fétide, le quitta, quoiqu'à jeun, et rentra dans le bois. Quand nos deux hommes furent revenus de leur frayeur, celui qui avoit d'abord pris le large, s'approcha de son compagnon, et lui dit fort mal à propos, pour le railler: apprends-moi, mon camarade, ce que t'a raconté cet ours: car il t'a parlé long-temps à l'oreille. Il m'a donné de fort bons conseils, lui répondit l'autre, qui doivent me servir de règles de conduite dans la suite. Garde-toi, m'a-t-il dit, de refaire société avec celui qui vient de t'abandonner, si tu ne veux devenir la proie de quelque bête féroce.

FABLE X.

Le Cavalier chauve.

UN cavalier chauve qui avoit coutume de porter une perruque, et de remplacer ainsi ses cheveux naturels par des cheveux empruntés, se présenta un jour au champ de mars, revêtu d'armes éclatantes. Là, tandis qu'il caracoloit avec la plus grande aisance, il vint un coup de vent qui faisant tomber sa perruque, découvrit sa tête chauve aux yeux de tous les spectateurs qui éclatèrent le rire, à la vue de ce crâne pelé qui tout à l'heure étoit paré d'une belle chevelure. Le cavalier adroit, sut mettre fin à la plaisanterie par un bon mot. Qu'y a-t-il d'étonnant, dit-il, que les cheveux d'autrui m'aient quitté, quand les miens propres m'ont abandonné depuis long-temps ?

L'homme d'esprit sait toujours se tirer d'affaire.

FABLE XI.

Le Pot d'airain et le Pot de terre.

UNE rivière dont les eaux étoient débordées avoit entraîné deux pots, qu'elle rouloit l'un à côté de l'autre. Ces deux pots étoient différens de forme et

de nature : l'un étoit d'airain et l'autre de terre. Comme celui-ci étoit très-fragile, et celui-là fort-solide, ils se trouvoient avoir fait une société tout-à-fait disproportionnée, sur-tout la rivière étant débordée et entraînant tout pêle-mêle. Cependant le pot d'airain promit au pot de terre de marcher toujours devant lui, pour ne pas le casser. Mais celui-ci craignant que sa fragilité ne tombât victime de la dureté de son compagnon, et sachant d'ailleurs qu'il ne faut pas se fier à un plus fort que soi, lui dit en trem-tremblottant : tu as beau vouloir me rassurer par tes paroles ; tu ne délivreras pas mon esprit de ses craintes. Hélas ! je sais trop que ce sera toujours moi qui en souffrirai, soit que l'onde me pousse contre toi, soit qu'elle te pousse contre moi.

FABLE XII.

Le Paysan qui trouve un trésor.

Un paysan labourant son champ, vit briller un trésor dans le sillon qu'il traçoit. Aussitôt il rejette sa charrue, et s'empresse d'atteler ses bœufs pour conduire un fardeau d'une toute autre importance. Ensuite pénétré de reconnoissance, il éleva un autel à la terre, pour la remercier du dépôt précieux dont elle venoit de lui faire don. La fortune qui le voyoit transporté de joie, à cause de cette heureuse

rencontre, ne put s'empêcher de se plaindre de ce qu'il la privoit d'un encens qui lui étoit dû. Ce n'est pas dans mes temples, lui dit-elle, que tu portes maintenant ce que tu ne tiens que de ma libéralité, tu aimes mieux en faire hommage à d'autres divinités. Cependant si on te dérobe ton trésor, ce sera à moi la première que tu viendras te plaindre. Je te verrai alors les larmes aux yeux, et la tristesse dans l'ame, venir m'exposer ton malheur et ta peine.

Cette fable regarde ceux qui méconnoissent leurs bienfaiteurs dans la prospérité.

FABLE XIII.

Le Taureau et le Bouc.

Un taureau poursuivi par un lion, couroit à travers les précipices, cherchant un lieu pour se mettre en sûreté. Il trouva enfin une caverne où logeoit par hasard un de ces grands boucs qui conduisent leurs troupeaux sur les rives du Cinyphus.* Il baissoit déjà la tête pour s'y réfugier, lorsque le bouc courut lui en barrer l'entrée, en lui présen-

---

* Fleuve de Lybie, dont les environs sont très-fertiles. *Cinyphiæ segeti citiùs numerabis aristas.* Ovid.

tant ses cornes menaçantes. Alors le taureau, n'ayant pas le temps d'en venir à un combat, se retira tristement, et lui cria du fond de la vallée en se sauvant : vilain barbu! vieux puant! ce n'est pas toi que je crains; c'est celui qui vient derrière moi et qui me poursuit. Si une fois je peux lui échapper, je t'apprendrai combien un taureau l'emporte sur un bouquin de ton espèce.

Tel ferme sa ville à un allié vaincu, qui la lui eût ouverte, s'il eût été vainqueur.

FABLE XIV.

Le Singe et Jupiter.

JUPITER parcouroit le monde pour savoir quel étoit l'être animé qui faisoit les plus beaux enfans. Aussitôt les bêtes de toute espèce, les animaux domestiques mêlés avec les hommes, les oiseaux du ciel, les citoyens des eaux, tout s'empressa de comparoître devant le roi suprême. On voyoit au milieu de la foule, les mères tremblantes, qui venoient à l'envi soumettre leurs enfans au jugement du souverain des dieux. Un singe s'avança le premier avec sa géniture informe, dont l'aspect fit éclater le rire à Jupiter. Tel étoit le désir que ce petit monstre avoit de cacher les défauts de sa race, qu'il ne craignit pas de dire: oui, quoiqu'en pense Jupiter,

si quelqu'un doit remporter le prix, c'est mon fils qui le mérite.

Ce que nous faisons a beau être laid, rien n'est plus parfait à nos yeux.

FABLE XV.

Le Paon et la Grue.

On rapporte que le paon ayant invité la grue à un repas, il s'éleva entr'eux une grande dispute. Elle eut pour principe le mépris réciproque de leur beauté; et d'une bagatelle, ils en vinrent à une affaire sérieuse. L'oiseau de Junon vantoit l'éclat varié dont tout son corps resplendissoit, au lieu que la grue, disoit-il, n'avoit que des plumes couleur d'azur, et n'offrait qu'un petit corps tout livide. Pour lui montrer l'avantage qu'il avoit sur elle, il étala à ses yeux l'or et les émeraudes de sa belle queue, parsemée de mille soleils éblouissans. La grue, malgré le peu d'éclat de son plumage, ne laissa pas de lui répondre, et elle l'humilia en ces termes: Tes plumes sont variées à l'infini, j'en conviens; mais aussi avec toute ta beauté, on te voit toujours ramper sur la terre; tandis que moi, avec mes ailes d'azur, je m'élève dans les airs, et m'approche, quand je veux, du séjour des astres et des dieux.

Pour avoir quelque mérite, on ne doit pas mépriser les autres, parce que les autres peuvent en avoir qui nous manquent.

FABLE XVI.

Le Chêne et le Roseau.

Un chêne vaincu et déraciné par un orage, roula du haut de la montagne dans le fond de la vallée où il fut reçu par un fleuve débordé qui l'entraîna avec rapidité. Après avoir été long-temps balotté et repoussé d'une rive à l'autre, cet énorme colosse s'arrête enfin parmi de foibles joncs. Là, à la vue d'un roseau dont la cime s'élevoit à peine audessus des plus petits gazons, et qui neanmoins résistoit à la violence des vents et des eaux, il fit éclater son étonnement, de ce qu'étant aussi fragile que l'étoit ce roseau, il pouvoit se soutenir dans cet endroit, tandis que lui venoit de succomber, malgré sa force et sa grosseur. Alors on rapporte que le roseau lui répondit avec un doux murmure : c'est ma foiblesse même qui fait ma sûreté, et c'est parce que vous bravez les vents et les tempêtes, que vous tombez victime de leurs coups. Aussitôt que je vois le vent s'approcher, je fléchis insensiblement, et j'ai soin de plier même devant les plus légers zéphirs. L'orage s'irrite de votre résistance et vous

abat; au lieu qu'en me jouant avec lui, je finis toujours par fatiguer son courroux.

Il ne fa .t jamais résister à la force: souvent les plus audacieux sont victimes de leur témérité.

FABLE XVII.

Le Tigre et le Chasseur.

Un chasseur accoutumé à lancer des traits certains, étoit un jour à la poursuite des bêtes féroces, qu'il faisoit courir au travers des bois. Alors un tigre des plus courageux, prit la résolution de secourir les animaux timides, et leur ordonna de se retourner contre l'objet qui les menaçoit. Le chasseur l'ayant entendu, lui décoche aussitôt une flèche d'une main sûre, en disant: voici un messager qui va t'apprendre qui nous sommes. Le trait part en sifflant, vole et lui déchire les entrailles. Au même instant un javelot vient lui percer les jambes. Ensuite, pendant qu'il retiroit doucement le fer de son corps, on rapporte que le renard lui ayant demandé long-temps en tremblant, d'où étoit sorti, et dans quel endroit s'étoit caché celui qui lui avoit fait de telles blessures? le tigre lui répondit avec un murmure expirant, car la rage et la douleur lui avioent ôté l'usage de la voix: Je n'ai rien vu dont mes yeux puissent me rappeler l'image; mais mon sang et ces traits qui m'ont percé

avec tant de violence, montrent assez que c'est un homme.

Rien ne peut résister à l'homme.

FABLE XVIII.

Les Taureaux et le Lion.

Quatre beaux taureaux avoient fait société dans les prés, et on rapporte qu'ils s'étoient liés d'une si étroite amitié, que jamais on ne les vit l'un sans l'autre, soit en allant au champ, soit en revenant au hameau. Tant qu'ils demeurèrent ainsi unis, le lion même les redoutoit au milieu des bois, et il n'avoit jamais osé rien tenter contre leur sûreté. Car quelque hardi et quelque sanguinaire qu'il fût, il n'étoit pas en état de les attaquer tous quatre à la fois. C'est pourquoi il eut recours à l'artifice, pour diviser les paisibles animaux; et après les avoir indisposés l'un contre l'autre, il les attaqua séparément, et les égorgea jusqu'au dernier. Alors un d'eux en mourant dit ces paroles : que celui qui désire conserver sa tranquillité et sa vie, apprenne par notre mort à ne pas prêter l'oreille à la calomnie et à ne jamais manquer de foi à ses amis.

FABLE XIX.

Le Sapin et le Buisson.

Un sapin altier se moquoit un jour des buissons épineux, de ce qu'ils sembloient insulter à sa grandeur. Il leur représenta que le combat étoit entièrement inégal, puisqu'ils n'avoient aucune qualité qui pût entrer en comparaison avec la moindre des siennes. Tu le vois, disoit-il à un d'eux, mon corps se cache dans le sein des nues, et ma tête s'élève jusqu'aux astres. On me dresse ensuite au milieu d'un vaisseau. Là, je tiens suspendue la voile que le zéphyr enfle de ses douces haleines. Et toi, toujours rampant, tu n'offres qu'une figure hérissée d'épines. Tous les hommes te méprisent et te fuient comme l'opprobre de la nature. Le buisson lui répondit : tu ne parles ici que de tes avantages, et sembles te glorifier de nos imperfections ; mais quand la hache mutile tes beaux membres, que tu voudrois alors avoir eu mes épines !

C'est ainsi que le petit se sauve, où le puissant tombe et périt.

FABLE XX.

Le Pêcheur et le petit Poisson.

Un pêcheur accoutumé à faire du butin avec sa ligne, prit un jour un petit poisson. Celui-ci hors de l'eau et détaché du perfide hameçon, supplia le pêcheur, les larmes aux yeux, d'avoir compassion de lui et de lui faire grâce. Quel profit, lui disoit-il, pouvez-vous retirer de moi! il n'y a que quelques instans que ma mère m'a donné le jour dans le creu d'une pierre. Elle m'a dit que je pouvois m'amuser à courir dans l'onde de cette rivière. Laissez-moi aller, je vous en conjure; laissez-moi devenir plus gros, et plus digne d'être servi sur votre table. Je vous promets qu'après m'être engraissé quelque temps, je viendrai dans cet endroit, et que je m'attacherai de moi-même à votre hameçon. Alors le pêcheur lui fit entendre que comme il étoit trop difficile de faire de meilleurs coups, il ne le remettroit pas en liberté, si petit qu'il fût. Au reste, lui dit-il, c'est être fou que de lâcher la proie que l'on tient; et c'est l'être bien davantage de compter sur celle que l'on n'a pas encore.

Mieux vaut un centime en poche,
Qu'un gros trésor qu'on attend.

FABLE XXI.

Le Fermier et l'Oiseau.

Un oiseau avoit fait son nid dans un champ de bled. Là il voyoit croître sa petite famille, à l'abri d'une poignée de gazon verdoyant. Comme le bled étoit déjà mûr, le fermier pria ses voisins de venir lui aider à moissonner son champ. Le vent ayant porté cette nouvelle aux oreilles de ces petits hôtes encore tout pelés, ils en furent tellement effrayés, qu'ils fuyoient déjà loin de leurs dieux pénates, lorsque leur mère, plus prudente, les rappela et les empêcha de s'en aller, en disant: rassurez-vous; cet homme n'obtiendra aucun aide des étrangers qu'il sollicite. Ensuite le fermier ayant demandé à ses amis le même service, l'oiseau resta encore plus tranquille qu'auparavant. Mais voyant qu'il avoit pris la faucille lui-même pour moissonner son champ, hâtons-nous, malheureux, s'écria cette mère! c'est à ce coup qu'il nous faut quitter ces lieux chéris. Le maître vient lui-même faire son ouvrage.

FABLE XXII.

L'Envieux et l'Avare.

JUPITER avoit envoyé Phébus sur la terre, avec ordre d'examiner les cœurs pleins de vices, des foibles mortels. Celui-ci rencontra, par hasard, deux hommes dont les vœux étoient loin d'avoir le même but: L'un étoit envieux, et l'autre avare. Le dieu les ayant reconnus, apparut au milieu d'eux, et leur dit de désirer ce qu'ils voudroient, que leurs souhaits alloient être accomplis. Comptez, ajouta-t-il, que le second aura le double de ce que le premier demandera. Alors celui dont rien ne pouvoit rassasier l'avarice, voulut que l'autre désirât le premier, espérant que le souhait de son compagnon alloit lui obtenir le double de profit. Mais l'avide, s'étant apperçu de l'artifice, préféra plutôt demander son propre mal, que de faire le bien d'autrui. Il désira de perdre un œil, afin que l'avare les perdît tous deux. Alors Apollon se riant de la triste destinée des hommes, remonta au ciel, pour rendre compte à Jupiter des crimes dont est capable l'envie, qui ne craint pas de se rendre malheureuse, pour avoir le plaisir de faire du mal aux autres.

FABLE XXIII.

Le Statuaire.

Un statuaire ayant achevé un suberbe Bacchus de marbre, l'exposa aux yeux du public, dans le dessein de le vendre. Il arriva que deux riches particuliers vouloient l'acheter, l'un pour le mettre sur un tombeau, l'autre pour le placer dans un temple, afin d'acquitter un vœu qu'il avoit fait. Alors le dieu s'adressa à l'artiste et lui dit : maintenant que vous êtes indécis sur l'offre que vous devez accepter, je ne sais quel parti vous allez prendre, ou de m'envoyer parmi les morts, ou de me placer entre les immortels. J'ignore si vous voudrez faire de moi une divinité, plutôt que l'ornement d'un stérile tombeau. Car mon sort est entre vos mains : vous êtes maître de m'élever à la gloire, ou de me condamner à l'avilissement.

Cette fable convient à ceux qui ont le pouvoir de faire du bien ou du mal aux autres.

FABLE XXIV.

Le Chasseur et le Lion.

UN chasseur et un lion se disputoient depuis long-temps sur un point d'honneur, et leur différend ne paroissoit pas près de se terminer, lorsqu'ils apperçurent par hasard, un monument où l'artiste avoit représenté un athelète terrassant un lion. Aussitôt le chasseur s'écria que cet objet prouvoit que l'homme étoit le plus fort, puisqu'il étouffoit l'animal féroce. Alors le lion lançant un regard courroucé sur cette vaine fiction, frémit de rage, et prononça ces mots terribles: tu t'abuses en voulant me persuader que l'ouvrage de l'artiste est la preuve de la supériorité de ta race; s'il y avoit des sculpteurs parmi nous, ce seroit l'homme que tu verrois ici vaincu et terrassé par le lion.

FABLE XXV.

Le jeune Homme et le Voleur.

UN jeune homme assis sur le bord d'un puits, jettoit les hauts cris et fondoit en larmes. Un voleur l'ayant apperçu, s'approcha de lui, et lui demanda

le sujet de son affliction. Celui-ci répondit en pleurant, que la corde du puits s'étant rompue, il venoit d'y laisser tomber une cruche d'or. Sur le champ le voleur se déshabille pour se mettre plus à son aise, et y descend au plus vîte. Pendant ce temps-là, le jeune homme charge sur son épaule les habits du larron, et court se cacher dans des broussailles. Un instant après le voleur sort du puits, tout confus de s'être ainsi exposé au danger. Mais que son repentir fut plus grand encore, lorsqu'il vit que ses vêtemens avoient disparu. On rapporte qu'il se jetta par terre, en gémissant et en faisant mille plaintes aux dieux immortels qui l'avoient ainsi puni de sa crédulité.

Cela fait voir que l'avide est souvent dupe de son avidité.

FABLE XXVI.

Le Lion et la Chèvre.

Un lion affamé aperçut de loin une chèvre qui étoit grimpée sur le sommet d'un rocher. Et que fais-tu là-haut parmi ces chardons, lui cria-t-il d'abord? Descends de ces rochers stériles; viens ici, dans cette belle prairie, où tu brouteras à ton plaisir le saule et le cytise fleuris, ainsi que le thym délicieux. La chèvre lui répondit avec sa voix grêle

et tremblotante : je t'en prie, cesse d'employer une si belle ruse pour me faire tomber dans le piège. Tu as beau me cacher le péril sous ces apparences de vérité, tu ne me persuaderas jamais ; et quelque bons que soient les avis que tu me donnes, ils me sont toujours suspects, venant de la part d'un perfide comme toi.

Ne nous laissons jamais entraîner par les paroles caressantes de nos ennemis.

FABLE XXVII.

La Corneille et l'Urne.

Une corneille pressée par la soif, aperçut un grand vase au fond duquel se trouvoit un peu d'eau. Elle s'efforca long-temps, mais en vain, de le renverser, afin de pouvoir se désaltérer. Cependant comme elle mouroit de soif, la nécessité lui fit trouver un moyen qui lui réussit. Elle se mit à jetter dans l'urne un grand nombre de petits cailloux, qui firent monter l'eau assez près du bord pour qu'elle pût étancher sa soif tout à son aise.

La nécessité est la mère de l'industrie.

FABLE XXVIII.

Le Laboureur et le Taureau.

CERTAIN taureau se révoltoit contre son maître, refusant audacieusement de soumettre sa tête au joug. Celui-ci s'avisa de lui scier les cornes, dans l'espoir de le rendre plus traitable. Ensuite il l'attela à une pesante charrue, dont le timon, d'une longueur extraordinaire, sembloit le mettre hors d'état de faire du mal avec ses pieds : car cet animal n'étoit pas moins terrible des pieds que de la tête. Le taureau indigné de se voir ainsi enchaîné malgré lui, se mit à frapper la terre et à faire voler la poussière avec tant de furie, que le laboureur en eut le visage tout couvert dans un instant. Alors vaincu et consterné, il dit en se nettoyant les cheveux : on n'avoit pas encore d'exemple que ceux de ton espèce fissent du mal à dessein.

FABLE XXIX.

Le Satyre et le Passant.

DANS la saison de l'hiver, lorsque les champs hérissés de frimats, n'offrent partout que des ruines et des cadavres desséchés par la rigueur de la ge-

lée, un passant transi de froid, et ne sachant plus de quel côté reprendre son chemin, étoit près d'expirer dans un monceau de neige où l'orage l'avoit jetté. Un satyre l'ayant apercu, en eut pitié et le fit entrer dans son antre. Bientôt cet enfant des forêts fut surpris de voir que l'homme ayant peu-à-peu repris ses forces, souffloit sur ses doigts pour les réchauffer. Celui-ci prit d'abord un air gai, et ne pensa plus qu'à jouir des bons services de son hôte généreux, qui, voulant lui donner une idée de la vie champêtre, lui prodigua toutes les meilleures choses que l'on peut se procurer dans les bois. En effet, pour le réchauffer plus vite, il lui servit une coupe pleine de vin chaud. Le voyageur ayant approché le vase de ses lêvres, craignit de se brûler, et se mit à souffler dedans pour réfroidir la liqueur ; le satyre étonné de ce double prodige, le fit sortir de chez lui en disant : me préservent les dieux de souffrir dans ma grotte un homme dont la bouche souffle le chaud et le froid en même temps.

Cela est pour ceux qui disent du bien d'une personne en sa présence, et qui la déchirent absente.

FABLE XXX.

Le Fermier et le Cochon.

Un fermier ayant trouvé un cochon qui ne laissoit rien à bouleverser dans son champ, se contenta de lui couper une oreille, espérant qu'il se souviendroit de la correction, et qu'il ne feroit plus de dégats semblables. Mais l'ayant rencontré quelque temps après, en pareil délit, il lui coupa l'autre oreille. Sur le champ, le cochon rentre dans le bled avec plus de fureur, et s'y enfonce jusqu'à la tête, dont il s'étoit rendu indigne, en se montrant ainsi insensible à ce double châtiment. Alors le paysan le tua, et le fit manger à son maître, dans différens repas. Celui-ci après avoir fini le cochon, demanda qu'on lui apportât enfin le cœur; et comme le cuisinier l'avoit déjà avalé, le bourgeois entra dans une grande colère. Mais le paysan le calma, en disant que cet insensé de cochon n'avoit pas de cœur; car, ajouta-t-il, s'il en avoit eu, il ne se seroit pas exposé à se faire égorger par l'homme qui l'avoit pris et corrigé tant de fois.

FABLE XXXI.

Le Rat et le Bœuf.

Un petit rat mordit, dit-on, un bœuf d'une grandeur extraordinaire; il n'eut pas plutôt donné son léger coup de dent, qu'il courut se cacher dans le trou d'où il étoit sorti. Aussitôt le bœuf se levant, et tournant sa tête menaçante, cherchoit des yeux, mais inutilement, celui qui venoit de le blesser, lorsque le rat se moquant de sa fureur et de ses menaces, se mit à le gognarder, en lui disant: pour avoir reçu de la nature ce corps immense que tu as, ce n'est pas à dire pour cela que tout te soit possible.

Il ne faut pas toujours compter sur sa force: un petit ennemi peut nous causer bien du mal.

FABLE XXXII.

Le Chartier et Hercule.

Un voiturier voyant son char embourbé dans une ornière profonde, quitta lâchement ses bœufs et alla s'asseoir sur une pierre, espérant, mais en vain,

que les dieux auxquels il faisoit des vœux, viendroient le tirer de ce mauvais pas. Dans ce moment, Hercule qu'il avoit invoqué, lui adressa la parole du haut des nues : prends ton fouet, lui dit-il, excite tes bœufs, mets l'épaule à la roue, et alors les dieux te voyant entreprendre au-dessus de tes forces, se feront un plaisir de t'aider.

Cette fable prouve que les vœux du paresseux sont rarement exaucés, puisque le ciel a dit : aide-toi, je t'aiderai.

FABLE XXXIII.

Le Fermier et l'Oie.

Un fermier avoit une oie d'une précieuse fécondité ; car il trouvoit souvent des œufs d'or dans son nid. Cependant la nature ne lui avoit pas permis d'en faire deux par jour de pareil métal. C'est pourquoi le paysan impatienté d'attendre, résolut d'anticiper sur le vœu de la nature ; il s'imagina que cet oiseau qui lui donnoit une telle quantité d'œufs, renfermoit dans son corps un trésor immense. Dans cette confiance, il tue son oie, lui ouvre les entrailles ; mais quel fut son regret, lorsqu'il vit qu'elle n'étoit pas différente des autres? Il eut beau gémir

alors sur son erreur, il fut justement puni de son avidité.

Cette fable montre que quand on veut tout avoir, on finit souvent par n'avoir rien du tout.

FABLE XXXIV.

La Fourmi et la Cigale.

CELUI qui sans inquiétude pour l'avenir, n'a pas honte de passer sa jeunesse dans l'oisiveté, doit s'attendre à être malheureux sur le retour de l'âge. Il réclamera en vain du secours : il se verra abandonné au milieu des glaces de la vieillesse.

La fourmi avoit travaillé tout l'été à faire ses provisions d'hiver et à remplir ses magasins. Aussi, lorsque la saison des neiges et des frimats fut arrivée, elle quitta les champs que le froid avoit rendus stériles, pour se retirer auprès de ses dieux lares, où elle jouissoit du fruit de ses travaux. La cigale qui, dans les beaux jours, n'avoit pensé qu'à faire retentir les campagnes de ses chants importuns, se trouvant alors au dépourvu, vint supplier la fourmi de lui prêter quelques grains, disant que pendant le temps de la récolte, elle s'étoit occupée à chanter. A ces mots, la fourmi lui répondit d'un ton moqueur : il faut que la fin réponde au commencement ; comme j'ai eu beaucoup de peine pour faire mes

provisions en temps d'été, je me repose pendant l'hiver; de même, puisque vous avez passé votre beau temps à chanter, je vous conseille de passer l'hiver à danser.

FABLE XXXV.

Le Singe et ses Petits.

Un singe avoit fait deux petits qui, comme on le rapporte, n'eurent pas la même place dans le cœur de leur mère: car autant elle en aimoit un, autant elle avoit de l'aversion pour l'autre. Un jour ayant été épouvantée par quelque bruit, elle chercha à les sauver tous les deux, il est vrai; mais d'une manière bien différente. Elle prit d'abord son benjamin dans ses bras, et chargea sur son dos, avec mépris, l'objet de sa haine. Mais bientôt fatiguée et ne pouvant plus courir, elle jetta celui qu'elle portoit dans ses bras, tandis que l'autre s'étant fortement attaché à son cou, l'obligea de fuir avec lui. Ainsi sauvé malgré sa mère, celui-ci devint le seul espoir de ses vieux parens, et sa mère qui l'avoit détesté jusqu'alors, commença à l'aimer et à lui prodiguer les caresses qu'elle ne donnoit qu'à son frère pendant qu'il vivoit.

FABLE XXXVI.

Le Veau et le Bœuf.

Un veau superbe dont la tête délicate n'avoit pas encore senti le poids du joug, avoit coutume de regarder un bœuf qui trainoit la charrue. Quoi! lui dit-il un jour, tu n'as pas honte, à ton âge, de rester ainsi garrotté et de vivre privé des douceurs du repos? Tu vois que tout jeune que je suis, j'ai la liberté de courir dans les champs et d'aller prendre le frais sous l'ombrage des arbres. Le vieux bœuf indigné ne lui fit aucune réponse, et continua de tracer son sillon, jusqu'à ce qu'on lui ôta la charrue, pour l'envoyer paître l'herbe tendre des prairies, où, mollement couché sur un lit de gazon, il reposoit ses membres fatigués. Quelque temps après, ayant aperçu le veau attaché au pied des autels, et le sacrificateur prêt à lui enfoncer le couteau dans la gorge; voilà, lui dit-il, le sort qu'on te préparoit, quand on te dispensoit de porter notre joug.

Bien souvent on ne nous favorise que pour nous perdre plus promptement.

FABLE XXXVII.

Le Chien et le Lion.

On rapporte qu'un chien fort gras et bien nourri, ayant rencontré un lion dont les os sembloient lui percer la peau, se mit à le plaisanter sur sa maigreur, en lui vantant son embonpoint. Tu conviendras, lui disoit-il, que mon ventre est bien rempli, et ma poitrine bien lisse et bien fourrée. Aussi je jouis du plus parfait repos. Tranquillement assis à la table des hommes, je me nourris des mêmes viandes que mon maître. -- Mais que veut dire cette machine de fer qui t'entoure le cou? -- Ceci sert à m'attacher et à m'empêcher d'abandonner la maison. Pour toi, je te trouve bien malheureux d'être condamné à vivre toujours dans les bois, obligé d'attendre qu'il se présente quelque proie, pour t'empêcher de mourir de faim. Mais crois-moi, viens prendre avec moi le collier, et tu partageras le bonheur dont tu vois que je jouis. A ces mots, le lion noblement courroucé, frémit d'horreur et lui dit avec un murmure terrible: va, lâche, va présenter ta tète à la chaine que tu mérites, et qui est le juste prix de ta gourmandise. Quant à moi, je garde l'indépendance que m'offrent les antres et les bois.

Si j'y souffre quelques privations, au moins je vas où il me plaît. Va donc, te dis-je, faire l'éloge de tes festins à ceux qui préfèrent leur gueule à leur liberté.

FABLE XXXVIII.

Le Poisson de rivière et le Poisson de mer.

Un poisson de rivière fut entraîné par un débordement et jetté dans les eaux salées de l'océan. Là, il se mit à regarder avec dédain les poissons écaillés, et à se flatter de sa supériorité sur tous. Un phoque qui l'entendit du fond de son antre, ne put soutenir ses bravades, et le reprit en ces mots : tu cherches inutilement à nous en imposer par tes propos présomptueux, nous pourrions même en ce moment te convaincre de mensonge ; mais nous ne le jugeons pas nécessaire. Si jamais on nous prend ensemble dans des filets, je te prouverai alors, d'après le jugement du peuple, qui de nous deux doit l'emporter sur l'autre. Tandis qu'on me vendra une grande somme d'argent à quelque prince, ce sera un paysan qui t'achètera à vil prix.

Il ne convient pas à un étranger de vouloir s'élever, par sa présomption, au-dessus des habitans du lieu où le sort le conduit.

FABLE XXXIX.

Le Soldat et le Trompette.

JADIS un vieux soldat fit vœu de livrer aux flammes toutes les armes, tout le butin et tous les prisonniers dont il pourroit se rendre maître dans les combats. La fortune ne tarda pas à favoriser ses désirs. Déjà il avoit porté sur le bucher tous les objets de sa victoire, lorsqu'un trompette s'écria d'un ton suppliant, qu'il ne méritoit pas un pareil supplice. Il lui disoit : vous le savez, jamais je ne vous ai blessé ; je n'ai jamais eu d'autre arme que ma trompette, dont je sonnois même très-doucement la charge ; j'en jure par les astres qui nous éclairent. Tu n'en es pas moins coupable, répliqua le soldat, en le repoussant malgré lui dans les flammes ; lâche qui n'as jamais pu ni osé attaquer personne, mais qui n'en es que plus méchant et plus indigne de vivre, pour avoir excité les autres à devenir cruels.

FABLE LX.

Le Léopard et le Renard.

Le léopard énorgueilli de la beauté de sa peau bigarrée, marchoit fièrement au milieu des animaux qu'il ne reconnoissoit plus pour ses semblables. Le lion même, parce qu'il n'étoit pas moucheté comme lui, lui paroissoit d'une basse extraction. Quant au reste des animaux, il les regardoit du haut de sa grandeur et ne cessoit de leur vanter l'éclat de sa noblesse. A la fin le renard l'aborda, et prit la liberté de lui dire, que cette prétendue beauté dont il se glorifioit, n'étoit pas moins vaine que ridicule. Compte tant que tu voudras sur l'éclat de ta peau, lui dit il, pour moi, j'aime mieux avoir un peu plus d'esprit.

FABLE LXI.

La Pluie et le Pot d'Argile.

Un nuage condensé par les vents, creva tout-à-coup, et laissa tomber une telle averse, que la terre en fut toute inondée. La pluie ayant trouvé

sur son passage un mauvais pot d'argile qu'on avoit mis sécher au soleil pour le faire cuire ensuite à la chaleur du feu, lui demanda plusieurs fois comment il s'appeloit. Cette frêle brique s'oublia au point de lui répondre avec arrogance : j'ai nom Amphore *; une main habile en me formant au tour, m'a donné cette belle concavité dont sont ornés mes flancs. Tu veux avoir eu cette forme jusqu'aujourd'hui, lui répliqua la pluie ; eh bien ! tu vas devenir tout-à-l'heure la proie des eaux. Elle dit, et le pot succombant à la violence de l'orage, fut réduit en poussière et entraîné parmi les flots. Tel fut le malheur qu'il s'attira en se donnant un vain nom et en répondant orgueilleusement à la pluie, terrible par ses traits.

Cette fable s'adresse à ces orgueilleux qui rougissent de faire connoître leur naissance.

FABLE LXII.

Le Loup et le Chevreau.

Un chevreau qui paissoit dans un champ, ayant aperçu le loup, prit la fuite et se sauva dans la ville où il s'arrêta parmi des moutons. Le ravisseur

---

* Nom qu'on donne aux plus beaux pots d'argile.

le poursuivit jusques dans les murs, et eut recours à la ruse pour le prendre. Insensé, lui crioit-il, ne vois-tu pas que le pavé des temples ruisselle par-tout du sang des victimes que l'on immole aux dieux ? Hélas ! malheureux ! si tu ne te sauves au plus vîte dans les champs, on va couronner ta tête de bandelettes, et te sacrifier à ton tour. Le chevreau lui répondit : je te prie de bannir cette crainte de ton esprit, et de garder pour toi ces terreurs que tu veux m'inspirer. Au reste, j'aime mieux que mon sang coule pour honorer les dieux, que s'il servoit à rassasier la fureur d'un scélérat tel que toi.

Quand on a perdu tout espoir de salut, il faut chercher au moins à périr glorieusement.

Fin des Fables.

LA
BATRACHOMYOMACHIE
D'HOMÈRE.

LA

BATRACHOMYOMACHIE, (1)

D'HOMÈRE.

Je commence par invoquer le chœur des muses. Je les prie de descendre du haut Hélicon, et de venir enflammer mon cœur, pour m'aider à chanter le grand événement que je confiai l'autre jour à mes tablettes, en écrivant sur mes genoux. C'est un combat inoui, ouvrage terrible de Mars, que j'entreprends de célébrer aujourd'hui. Puissent mes chants se faire entendre dans tout l'univers, et apprendre aux hommes avec quelle ardeur les rats, à l'exemple des géans enfans de la terre, attaquèrent jadis les grenouilles ! Ce bruit s'est répandu parmi les mortels : voici quel en fut le principe.

Un rat ayant heureusement évité les embuches de la belette, vint un jour au marais voisin, pour s'y désaltérer. Il ne pouvoit se rassasier de baigner

(1) C. a. d. Combat des rats et des grenouilles, des trois mots grecs *Batrachos*, grenouille ; *Mys*, rat ; *Mathé*, combat.

son petit menton dans l'eau qui lui sembloit aussi douce que le miel. La criarde Limnocharis [1] l'aperçut et lui parla en ces termes :

O étranger ! Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quel est celui qui t'a donné le jour ? Dis-moi bien la vérité, et fais que je ne découvre aucun mensonge dans ce que tu vas me répondre. Si je te trouve digne de mon amitié, je te conduirai dans mon palais, où tu recevras de moi de nombreux et de magnifiques présens. Je suis le roi Physignathe [2], on m'honore dans tout ce marais. C'est moi qui règne continuellement sur les grenouilles. Mon père est Pélée [3] ; je naquis jadis de son union avec Hydroméduse [4] sur les bords de l'Eridan. Tu me parois aussi avoir de la naissance et du courage : je ne doute pas que tu ne l'emportes sur les autres rois, en valeur dans les combats. Mais hâte-toi de m'apprendre quelle est ta naissance?

Psicharpax [5] lui répondit : Ami ! qu'as-tu besoin de t'informer de mon origine ? Elle est connue des hommes, des dieux et des oiseaux du ciel. Je me nomme Psicharpax ; je suis fils du magnanime Troxartès [6]. Ma mère est Lichomyle [7], fille du roi Pternotrocte [8]. Elle m'enfanta dans une cabane où elle me

[1] C. a. d. Qui se plait dans les marais. [2] Qui enfle ses joues. [3] Qui est né dans la boue. [4] Qui vit dans l'eau. [5] Voleur de miettes. [6] Rongeur de pain. [7] Qui lèche les assiettes. [8] Rongeur de jambons.

nourrit de figues, de noix et de toute autre sorte d'alimens. Mais comment voudrois-tu me faire devenir ton ami, quand la nature ne t'a donné rien de commun avec moi? car ton partage est de vivre dans l'eau, tandis que j'ai coutume de manger de tout ce que les hommes ont dans leurs maisons. Je n'ignore ni la corbeille aux craquelins, ni les gâteaux de Sesame, ni les jambons, ni les bons foies, ni le fromage frais, ni l'excellent pain d'épices dont les dieux mêmes sont jaloux. Enfin je goûte de tous les mets, de toutes les viandes que les cuisiniers assaisonnent pour les festins de leurs maîtres. A la guerre je ne m'effraie jamais d'une vaine clameur. C'est alors qu'on me voit courir au combat, et voler aux premiers rangs. L'homme, quelque grand qu'il soit, je ne le crains pas. Bien plus, j'entre dans son lit; je lui mors le gros orteil, et souvent il a le pied blessé avant que la douleur n'éloigne le doux sommeil de ses yeux. Je n'appréhende sur la terre que trois choses : l'épervier et la belette qui me causent de grandes alarmes, et les ratières, où la mort me tend continuellement des embûches. Cependant je redoute la belette plus que tout le reste, parce qu'elle est la plus acharnée à me surprendre, lors même que je me sauve dans les trous. Je ne mange ni raiforts, ni choux, ni citrouilles, je ne me repais ni de bettes, ni de persil, choses dont vous vous nourrissez dans votre marais.

Physignathe lui répondit en souriant : ô étranger!



tu te glorifies trop de ton ventre. Apprends que dans la terre comme dans ce marais, nous jouissons de mille avantages précieux. Jupiter, par un don particulier, a voulu nous créer amphibies (1). Nous savons sauter sur la terre et nager dans les eaux. Si tu veux le connoître par toi-même, cela t'est facile; je vais te porter sur mon dos; tu n'as qu'à te bien tenir, de peur de faire naufrage, et tu auras le plaisir d'arriver bientôt dans mon palais. Elle dit et lui présente son dos. Psicharpax y saute au plus vîte, et passe ses petites mains autour de son cou délicat. Il se réjouissoit beaucoup au commencement, en voyant tous les ports circonvoisins. Il paroissoit charmé de la complaisance de Physignathe. Mais bientôt s'appercevant qu'il alloit être englouti sous les flots rougissans, il versa un torrent de larmes. Il poussoit, mais inutilement, des cris de repentir; il s'arrachoit les cheveux, il ramassoit ses pieds contre son ventre et le cœur lui battoit, il cherchoit à voir la terre; il gemissoit à la vue du danger inévitable où il se trouvoit au milieu de cet océan inconnu. Il étendit d'abord dans l'eau sa petite queue qu'il traînoit en guise de rame, implorant les dieux de le ramener sur le rivage. Mais déjà il retomboit dans l'onde; il jette alors un grand cri, et pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs: Non, disoit-il du bout des lèvres, le taureau qui

---

(1) D'*amphô*, deux, et de *bios*, vie.

conduisit Europe en Crète à travers les flots, ne portoit pas l'objet de son amour sur son dos, avec tant de grâce, que la grenouille qui me mène aujourd'hui dans son palais, en tenant son corps au-dessus de l'eau blanchissante.

Tout-à-coup, spectacle affreux! une hydre paroît, le cou dressé, élevant la tête au-dessus des flots. A cette vue, Physignathe plonge, sans songer à son compagnon qui va périr infailliblement. Elle se cache sous les eaux, et évite ainsi la pâle-mort. Psicharpax abandonné tombe à la renverse, battant des pieds, poussant des cris aigres et perçans. Plusieurs fois il va au fond, et revient en regimbant; mais c'est en vain : sa mort est inévitable. D'ailleurs il étoit trop appésanti par l'eau dont tous ses poils étoient trempés. Alors en périssant il prononça ces paroles :

Les dieux n'ignorent pas ton forfait, barbare Physignathe! ils n'ignorent pas que tu m'as fait périr, en me précipitant de dessus ton corps, comme du haut d'un rocher. Perfide! tu ne m'aurois vaincu sur terre, ni au pancrace, ni à la lutte, ni à la course. Tu m'as trompé pour me perdre au milieu des ondes? Mais le dieu de vengeance tient sans cesse l'œil ouvert sur les traîtres; tu n'échapperas pas à sa colère. L'armée des rats te fera subir la peine due à ta perfidie. En achevant ces mots, il rend le dernier soupir.

Lichopinax[1] l'aperçut dessus le rivage où il se trouvoit tranquillement assis. Soudain il pousse des hurlemens terribles, et court en porter la nouvelle aux rats. A peine ceux-ci eurent-ils appris ce triste événement, que la colère s'empara de tous. Ils ordonnèrent à leurs hérauts de convoquer l'assemblée pour le lendemain à la pointe du jour, dans la maison de Troxartès, père de l'infortuné Psicharpax, dont le cadavre renversé surnageoit à la merci des flots, non vers les bords, mais déjà, malheureux! au milieu de la vaste étendue de cet océan. Le lendemain, après qu'ils se furent tous assemblés à la hâte, avec l'aurore, Troxartès, impatient de venger son fils, se leva le premier et parla en ces termes:

O mes amis! quoique je sois le seul qui aie souffert de la cruauté des grenouilles, vous devez cependant vous attendre tous à même sort. Infortuné que je suis, de trois enfans que j'avois, il ne m'en reste plus un seul. Une belette barbare a assassiné le premier au moment qu'il sortoit d'un trou. L'autre est péri par la méchanceté des hommes, dans des embûches d'un nouveau genre, dans une machine de bois qu'ils nomment ratière, et qui est le fléau de ceux de notre espèce. Il y en avoit un troisième qui étoit l'unique objet des complaisances de son père et de sa mère prudente; Physignathe vient de

---

[1] Qui lèche les plats; de *leicho*, lécher, et de *pinax*, plat.

le perdre en le faisant noyer dans les eaux profondes. Mais, allons! hâtons-nous de voler aux armes, et de fondre sur ces perfides ennemis. Couvrons notre corps au plus vîte d'armures éclatantes!

Il dit, et inspira à tous le desir de prendre les armes. Ce fut Mars lui-même, le dieu de la guerre qui eut soin de les armer. Ils se mirent d'abord aux jambes des bottes faites de cosses de fêves vertes qu'ils avoient mangées pendant la nuit; leurs cuirasses artistement travaillées, et bordées de roseaux, étoient des morceaux de peau de belette qu'ils avoient écorchée. Ils avoient pour bouclier [1] le milieu d'une lanterne; pour lance, de longues aiguilles, ouvrage de Mars, fait tout entier d'acier. Quant au casque, c'étoit une coquille de noix qui tenoit sur leur tête. Ainsi étoient armés les rats. Les grenouilles l'ayant remarqué, sortirent de l'eau, et s'assemblèrent dans un endroit pour délibérer sur la guerre qui les menaçoit. Pendant qu'elles cherchoient à deviner la cause de cette émeute et de tout ce tumulte, elles virent arriver un héraut, tenant un caducée à la main. C'étoit Embasichytre [2], fils du magnanime Tyroglyphe [3], qui portoit la déclaration de la guerre

[1] Pour avoir une juste idée de la forme de ces boucliers, il faudroit savoir comment étoient faites les lanternes de ce temps-là. Le mot grec *mesonphalon* a un sens très-vague.

[2] C. a. Qui fouille dans les marmites. [3] Qui creuse le fromage en rongeant.

pernicieuse. S'étant approché de l'assemblée, il s'exprima en ces paroles :

O grenouilles! les rats courroucés m'envoient vers vous, pour vous sommer de prendre les armes, et de vous préparer à la guerre. Ils ont vu dans le marais Psicharpax, qu'a tué votre roi Physignathe. Ainsi disposez-vous à combattre, vous toutes qui êtes nées les plus braves entre les grenouilles [4]!

Il dit et disparoît. Cette nouvelle de la violence des rats fit une grande impression sur les esprits fiers des grenouilles. Elles se répandoient déjà en plaintes, lorsque Physignathe se levant, leur parla ainsi : O mes amies! bien loin d'avoir tué le rat, je ne l'ai pas même vu périr. Il s'est noyé sans doute en jouant au bord du marais, et en voulant nager comme les grenouilles. Et maintenant on m'accuse d'en être la cause. Mais allons! imaginons un moyen pour détruire la race perfide des rats. Je vais vous proposer celui qui semble le meilleur. C'est de nous armer toutes de pied-en-cap, et de nous porter sur le bord du marais, dans l'endroit le plus escarpé de la rive. Là, au moment qu'ils chercheront à se jetter sur nous, nous saisirons par son casque quiconque osera s'avancer assez près, et nous les

---

[4]. On sentira que le mot français *grenouille* qui est féminin, ne produit pas le même effet que le grec *Batrachos*, qui est masculin, et du même genre que le mot qui signifie *rat.*

précipiterons dans l'eau avec leurs armes, où ils se noyeront infalliblement, ne sachant pas nager. C'est alors qu'au comble de la joie, nous y élèverons un trophée, pour conserver le souvenir de la mort des rats.

Ayant ainsi parlé, elles courent aux armes. Elles se couvrent les jambes de feuilles de mauve. De larges bettes leur servent de cuirasses. Des boucliers de feuilles de choux sont suspendus à leurs bras. Chacune s'arme d'une longue lance de jonc. Leur front est ombragé d'une coquille d'escargot, transformée en casque étincelant. Ainsi équipées, elles se rendent sur la rive, brandissant leurs lances de colère; car elles étoient toutes pleines de fureur.

Jupiter ayant assemblé les dieux dans l'éclatant olympe, leur montra l'appareil formidable de la guerre, cette multitude immense de lances et de combattans, ces guerriers intrépides s'avançant dans une attitude pareille à celle des centaures et des géans. Puis faisant un doux sourire, il demanda aux immortels, lesquels des rats ou des grenouilles ils se proposoient d'aller secourir. Ensuite adressant la parole à Pallas, ô ma fille, lui dit-il, vous verra-t-on aller au secours des rats? car c'est principalement dans votre temple qu'ils font leur demeure, y étant attirés par la bonne odeur et par les restes des victimes.

Ainsi parla Jupiter. Pallas lui répondit : ô mon père ! dans quelque détresse que puissent se

trouver les rats, je n'irai jamais les secourir : ils m'ont fait trop de mal. Ce sont eux qui endommagent mes couronnes, qui gâtent mes lampes pour avoir l'huile qui est dedans; et ce qui m'a sur-tout déchiré le cœur, c'est qu'ils ont rongé le voile que j'ai ourdi de mes propres mains, et dont le tissu est de la plus rare finesse. Il me l'ont tout troué. J'ai été obligée de prendre un ravodeur que j'ai payé fort cher. Ainsi j'ai bien raison d'être irritée contre eux. Ajoutez à cela que j'avois emprunté pour faire mon voile, et que je n'ai pas de quoi acquitter ma dette. Quant aux grenouilles, je ne suis pas plus disposée à les secourir; car elles sont peu réservées aussi. Si revenant fatiguée des combats, je m'arrête à quelque endroit pour me reposer, j'ai beau avoir besoin de sommeil, leurs coassemens ne me laissent pas fermer l'œil, et me rompent la tête jusqu'au chant du coq. Mais croyez-moi, abstenons-nous tous de porter du secours et aux uns et aux autres, et craignons de nous exposer au fer tranchant de ces soldats furibonds, qui ne reculeroient pas même devant une divinité. Amusons-nous plutôt à regarder leur combat du haut de l'olympe.

C'est ainsi qu'elle parla. Tous les autres dieux furent de son avis, et s'assemblèrent tous dans un même lieu. Cependant on vit paroître deux hérauts, portant le signal du combat. Aussitôt des moucherons tenant des trompettes immenses, sonnent la charge avec

un bruit horrible. Jupiter lui-même du haut des cieux annonce la bataille par un coup de tonnerre.

Hypsiboas (1) la première porte un coup de lance à Lichénor (2) qui combattoit aux premiers rangs ; elle lui perce les entrailles ; il tombe le visage contre terre, et sa belle chevelure traîne dans la poussière. Sur le champ, Traglodités (3) pousse sa lance contre Péléon (4). Le fer lui traverse la poitrine. La malheureuse tombe, la noire mort la reçoit, et son ame s'échappe de son corps. SEUTLÆUS (5) fait mordre la poussière à Embasichytre d'un coup qu'il lui porte au cœur. Au même instant, Artophage (6) coupe le ventre à Polyphone (7). Elle tombe à la renverse, et son ame abandonne ses membres. Limnocharis voyant Polyphone morte, saisit une pierre aussi grosse qu'une meule, et la lança contre Troglodytès qui fondoit sur elle. Elle l'atteignit au milieu du cou. Aussitôt, ses yeux se couvrirent d'un nuage. Soudain, Lichénor mesure de l'œil Limnocharis, et dirige contre elle sa lance meurtrière. Le coup ne porte pas en vain : le fer lui entre dans le corps, et va lui déchi-

---

(1) Qui crie fort. (2) Qui lèche les plats. (3) Habitant des trous. (4) né dans la boue. (5) Mangeur de bettes. (6) Mange pain. (7) Grande criarde.

rer les intestins. A cette vue, Crambophage (1) prit la fuite, et alla se cacher dans le marais. Mais ce moyen ne put la sauver : elle fut atteinte d'un coup qui la renversa sans vie, et les eaux parurent teintes de son sang. Le vainqueur tombe aussi étendu sur la rive, tout baigné dans son sang qui sortoit de son corps avec ses entrailles. Tyroglyphe est immolé par Limnisius (2). Calaminthius (3) saisi d'horreur à l'aspect de Pternoglyphe (4), jette son bouclier et se sauve en fuyant dans le fond d'un marais. Cependant Hydrocharis (5) envoie chez les morts le roi Pternophage. Elle lui lança une pierre à la gorge qui lui fit jaillir la cervelle par les narines; tout son sang ruisselle en même temps sur la terre. Lichopinax fond la lance à la main sur la brave Borborocétès (6). Il ne l'a pas plutôt frappée, que les ténèbres de la mort s'étendent sur ses yeux. De son côté, Prassophage (7) saisissant Cnissodioctès (8) par un pied, le traîne dans le marais, où elle l'étouffe avec ses mains. Psicharpax

---

(1) Mange rave. (2) Habitante du marais. (3) Qui vit dans les herbes de marais. (4) Mange jambons (5) Qui se plait dans l'eau. (6) Qui dort dans la fange. [7] Qui mange de l'algne verte. [8] Qui cherche les endroits noirs de la cuisine.

venge la mort des siens, il perce Pélusie [1] au milieu du ventre. Celle-ci tombe à ses pieds; et son ame descend dans les enfers. Pélobate [2] l'ayant vu, lui lança au visage une poignée de boue, dont elle faillit l'aveugler. Alors Psicharpax transporté de colère, arrache une grosse pierre, immense fardeau de la terre, et la jette d'une main robuste contre Pélobate. Il l'atteignit au-dessus du genou, et lui fracassa entièrement la cuisse droite. La malheureuse alla aussitôt frapper la terre avec son dos. Craugaside [3] prompte à venger sa compagne, se jette sur Psicharpax et lui enfonce son jonc aigu tout entier dans le ventre. Elle l'en retire avec violence, et en même temps les entrailles de son ennemi commencent à sortir avec un ruisseau de sang. Sitophage [4] qui regardoit du haut de la rive ce carnage terrible, fut saisi de crainte et s'éloigna du combat en boitant; car il avoit été grièvement blessé. Il sauta dans un fossé pour éviter la cruelle mort. Pendant ce temps-là, Troxartès blessa Physignathe au bout du pied, elle ne put résister à la douleur, et fut contrainte de se sauver dans le marais. Troxartès voyant qu'une de celle qu'il venoit de terrasser respiroit encore, retourna aussitôt l'achever. De même Prassée s'étant apêrçu que celui qui étoit tombé sous ses coups,

[1] Qui court dans la boue. [2] Idem. [3] Criarde. [4] mange bled.

quelques momens auparavant, conservoit encore un reste de vie, s'avança parmi les combattans pour aller le lui arracher; mais son jonc fléchissant ne put pénétrer le bouclier et trompa sa fureur.

Il y avoit du côté des rats un jeune guerrier qui se faisoit remarquer par sa valeur dans les combats. C'étoit Méridarpax [1], fils chéri du brave Artépibulé [2]. Semblable à Mars, on le voyoit toujours aux premiers rangs, faisant des prodiges de force et de courage. S'étant séparé des siens, il alla fièrement se poster seul sur le bord du marais, jurant d'exterminer la race entière des perfides grenouilles. Il n'y a pas de doute qu'il n'eût exécuté sa menace, étant aussi fort et aussi vaillant qu'il étoit, si le Père des dieux n'eût eu pitié des grenouilles: mais Jupiter voyant qu'elles alloient périr sans ressource, fit un mouvement de tête, et prononça ces paroles:

O dieux! un spectacle affreux vient frapper mes regards. Je ne puis m'empêcher d'être ému à la vue de Méridarpax sur le bord de ce marais. Il brûle d'immoler le reste des grenouilles. Hâtons-nous donc d'envoyer Minerve et l'impétueux Mars, qu'ils l'obligent à quitter le combat, quelles que soient sa force et sa fureur.

Ainsi parla Jupiter. Mars lui répondit: ô Jupiter! ni la puissance de Pallas, ni celle de Mars ne sau-

---

[1] Voleur d'une partie d'une chose. [2] Qui tend des embûches au pain.

roient détourner la mort qui menace les grenouilles Il faut que nous allions tous à leur secours, ou que vous fassiez mouvoir votre arme redoutable, dont vous vous servîtes pour terrasser les titans orgueilleux, et avec laquelle vous enchaînates Encelade et la race cruelle des géans. Il dit, et le fils de Saturne lance la foudre enflammée. Il fit d'abord gronder son tonnerre, dont il ébranla le vaste olympe. Puis, faisant tournoyer dans sa main la foudre, son arme terrible, il la lacha sur les deux armées. A ce coup éperdus, les rats et les grenouilles prennent la fuite. Cependant l'armée des rats n'avoit pas encore assouvi sa vengeance, elle revenoit à la charge avec plus de fureur encore, dans l'impatience de détruire la race des grenouilles. Mais le fils de Saturne jetta du haut des cieux un regard de compassion sur elles, et leur envoya des défenseurs. Soudain on vit accourir des monstres à huit pieds et à deux têtes, portant des enclumes et des pinces, marchant à reculons, ayant le corps recourbé et vauté en écailles aussi dures que des os, la queue armée de ciseaux tranchans, les épaules larges et luisantes, la bouche au milieu de la poitrine, les jambes torses, les serres extrêmement fortes; enfin, c'étoit des écrevisses, qui, coupant aux rats la queue, les jambes et les bras, les obligeoient à laisser tomber leurs lances. Les rats se sentirent saisir de frayeur, et n'osant résister, ils se sauvèrent en prenant la fuite.

Déjà le soleil se couchoit. Ainsi la guerre fut terminée dans l'espace d'un jour.

Fin de la Batrachomyomachie d'Homère.